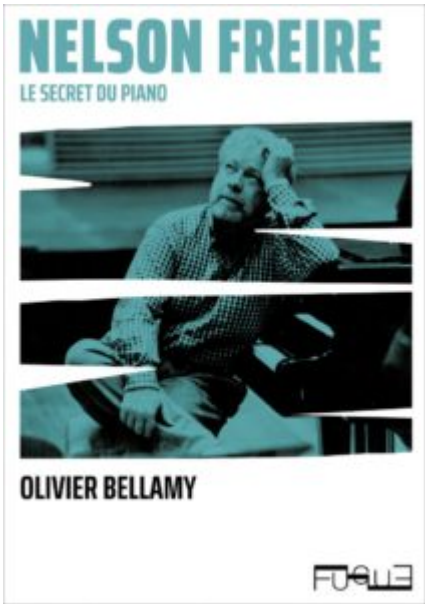
CRITIQUE livre événement. Olivier Bellamy : Nelson Freire, le secret du piano (éditions Fugue – oct 2022)



CRITIQUE livre événement. Olivier Bellamy : Nelson Freire, le secret du piano (éditions Fugue – oct 2022) – Avec beaucoup de tact et de pudeur – formes littéraires de l'admiration, l'auteur, grand connaisseur et amateur confessé du piano onirique (celui de Martha Argerich entre autres, qui fut la grande sœur et la complice argentine du brésilien Nelson), tisse une biographie complète et amoureuse de l'un des pianistes majeurs au carrefour des XX / XXIèmes siècles. Façonné par une série de professeurs exigeants dont Nise Obino, le jeu rond, caressant, sobre, clair, divinement articulé de Nelson Freire n'en finit pas de marquer les esprits, à commencer par ses pairs et ainés qui l'ont écouté en concert (d'Alfred Brendel à Martha Argerich justement).

Olivier Bellamy signe une biographie captivante de

Nelson Freire, entre drames et éblouissements

Bébé fragile et depuis lors hypocondriaque, couvé par sa famille toujours protectrice, puis marqué à jamais par un

terrible drame (sept 1967), l'enfant devient l'artiste du clavier que l'on sait, en particulier à partir des années 1960, sans pour autant devenir la star des années 2000 ; jusqu'en 1990, Freire est un grand pianiste pas la vedette à venir… L'auteur démêle ce qui relève de la légende et de la réalité, s'approche au plus près de son sujet (adoré) ; quitte à révéler certains volets intimes (l'homosexualité du pianiste qui trouve dans le discret « Bosco » son bras droit et davantage à partir de 1989, avant de se lier à Miguel…).
Ayant côtoyer le génie brésilien, étant même un proche, l'auteur témoigne d'une personnalité hypersensible capable de colère et d'énervement bien peu compatibles avec son jeu pianistique si canalisé.
Mais l'apport le plus précieux de ce portrait d'un ami, demeure l'évocation du travail de l'interprète, de son chemin artistique, des Chopin, Debussy, Beethoven du début, … aux Schumann, Brahms et Schubert de la fin (Schubert par lequel Martha tente un dernier rapprochement). Le garoto du Minas Gerais savait concocter des programmes ciselés, des « menus » négociés en direct avec chaque producteur.

De page en page, se précise le portrait vif-argent, entre tendresse, amitié, éclairs (et coups de foudre) d'un homme riche en contradictions et en fulgurances, jusqu'à sa chute fatidique de 2019 et ses suites malheureuses (dont la gêne à son bras droit)… comme précipitées, amplifiées par l'épidémie de la covid19 qui emporte ses proches (dont Nelio et Nelma, son frère et sa soeur), les derniers espoirs comme les ultimes résistances, surtout après une 2è chute (sur le côté gauche) survenue au printemps 2021. L'évocation du foyer à trois où l'ex pianiste se terre comme une âme maudite et dépressive (dégoût de soi, sape suicidaire…) glace le sang. Même la visite de Martha, Comme une dernière offrande musicale, la Barcarolle de Chopin (« cette œuvre solaire qui cache tant de douleurs »), n'y changeront rien. Nelson Freire s'éteint dans la nuit du 31 oct au 1er nov 2021. Le scénario supposé de sa mort dépasse toute

fiction. Récit bouleversant.

_____

CRITIQUE livre événement. Olivier Bellamy : Nelson Freire, le secret du piano (éditions Fugue – oct 2022) – 978-2-494062-00-9 – 244 pages – CLIC de CLASSIQUENEWS

Plus d'infos sur le site de l'éditeur FUGUE : https://editions-fugue.fr/Livre/nelson-freire

---

CD critique. ENCORES : Nelson FREIRE, piano (1 cd DECCA).



CD critique. ENCORES : Nelson FREIRE, piano (1 cd DECCA). DECCA souffle les 75 ans du pianiste brésilien **NELSON FREIRE**, et aussi des décennies de coopération artistique, l'artiste étant avec Cecilia Bartoli l'un des derniers plus anciens interprètes exclusif de la marque bicolore. **Les 30 titres ici composent une manière de jardin personnel**, où rayonnent l'éclectisme rêveur et enchanté des **12 pièces lyriques de Grieg**, préservées comme un cycle unitaire. Toutes sont des pièces q'il a joué en fin de récital, comme des « bis », ou « encores » selon la terminologie anglos axonne.

De la génération de son consœur argentine Martha Argerich, la féline noctambule (qui n'a pas sa même fidélité au label), **Freire a commencé sa carrière musicale en 1949**. Voilà donc 70 ans que le pianiste incarne une longévité admirable dont les qualités principales sont l'écoute intérieure, un toucher souple et ferme, une expressivité qui approche la suggestivité parfois enivré. Il n'avait que 5 ans quand « **Nelsinho** » joue en concert publique au vieux Cine Teatro Brasil à Boa Esperança. A Rio, le jeune pianiste se forme auprès de Lucia Branco, ancienne élève d'Arthur de Greef, lui-même formé par Liszt. Son récital à Rio d'avril 1953 (9 ans), puis son prix au Concours de piano de Rio 1957 lui permettent de rejoindre Vienne pour y étudier avec Bruno Seidlhofer. Pour nous, Freire demeure l'exceptionnel interprète des deux Concertos pour piano de Brahms (GewandhausLeipzig sous la direction de Ricardo Chailly, Decca) ; on est tout aussi convaincus par ses Chopin, Schumann et Liszt. Une sensibilité à part entre narration et imagination que le programme ENCORES illustre lui aussi.

On y détecte immédiatement un détaché, ce laisser faire, un abandon qui est la marque des grands interprètes ; un présence

supérieure dans le piano et pourtant au dessus… cela s'entend dans la construction de ses Pièces lyriques de Grieg, dont le choix met en lumière une nonchalance de plus en plus évanescente, épurée jusqu'à la dernière, faite scintillement dans l'immatériel. Tout cela se déduit d'une rare intelligence qui négocie son rapport avec la matérialité de la mécanique du piano.
Puis l'enchaînement atteint une belle ivresse dans la progression des pièces choisies après Grieg : « Mélodie » de Rubisntein, sorte de quintessence de valse, ou de souvenir de valse éperdue, enchantée ; ce à quoi répond le « Poème » de Scriabine, transcendance et prolongement de la rêverie de Liszt.
A notre avis, les deux Préludes de Rachmaninov sonnent trop durs en revanche, âpres, arides et moins naturels.
Par contre quel détaché là encore, inscrit dans le songe halluciné des « 3 danses fantastiques » de Chostakovitch, au balancement fugace et miroitant, inquiet et sourdement angoissé. Belle ambivalence.
La question nostalgique de Granados, répétant comme une danse toujours recommencé sa caresse interrogative, en une élipse qui plonge elle aussi dans le mystère irrésolu ; beau toucher mélancolique et fier – gorgé d'un réel panache du dernier Albéniz (Navarra). Bon anniversaire « Nelsinho ». On en veut encore !

CD critique. ENCORES : Nelson FREIRE, piano (1 cd DECCA).

COMPTE-RENDU, concerts, festival. NOHANT FESTIVAL CHOPIN 2019. Les 8 et 9 juin 2019, Nelson Freire, Clément Lefebvre, piano. Beethoven, Shostakovich, Chopin, Rameau, Scriabine…

COMPTE-RENDU, concerts, festival. NOHANT FESTIVAL CHOPIN 2019. Les 8 et 9 juin 2019, Nelson Freire, Clément Lefebvre, piano. Beethoven, Shostakovich, Chopin, Rameau, Scriabine… La 53ème édition du Nohant Festival Chopin a commencé le 1er juin, ce jour où, en 1839, Frédéric Chopin découvrit Nohant. La demeure accueillante de George Sand fut, on le sait, le berceau de nombreux chefs-d'œuvre littéraires et musicaux que l'on doit au couple mythique. Au cœur d'une campagne berrichonne inspirante et généreuse, qui n'est peut-être pas sans rappeler au compositeur sa Pologne natale, la vie à Nohant adoucit un temps la plaie de l'exil: cet « exil romantique », le thème de cette édition, dont les accents nostalgiques percent entre les notes de tout l'œuvre du compositeur. **Jusqu'au 23 juillet, Nohant vibre à nouveau de l'âme de Chopin** in situ et hors les murs, chaque week-end et un peu plus, tisse des liens de filiation, se fait aussi un temps le havre d'autres compositeurs exilés.

La richesse de cette édition laisse un gout de « reviens-y », et un sentiment de frustration lorsque l'on quitte Nohant le 9 juin au soir. On serait bien revenu pour **Christian Zacharias,**

Andreas Steier, Sélim Mazari et tant d'autres! Seulement voilà la musique fleurit partout aux beaux jours et nous appelle dans autant de magnifiques endroits. Le 8 juin, le week-end commence dans la bergerie par la traditionnelle causerie: il n'y a pas comme Jean-Yves Clément pour en faire un moment captivant assaisonné de plaisir et d'humour, cette fois en compagnie de Bruno Messina, auteur de Berlioz, aux éditions Actes Sud (2018): il nous parle du compositeur français le plus romantique, de son extraordinaire personnalité, de son caractère impossible, de ses amours capricieuses, et de sa rencontre avec George Sand. Une belle entrée en matière, avant le concert du soir.

La lumière au bout des doigts de Nelson Freire

Nelson Freire arrive sur scène, le pas précautionneux. il ne jouera pas la sonate en si mineur n°3 de Chopin, ni sa berceuse, ni même son deuxième scherzo inscrits au programme. Ce n'est pas un problème tant son répertoire est vaste. Un prélude pour orgue de Bach arrangé par Siloti introduit la première partie, qui commence avec la sonate « Clair de lune » opus 27 n°2 de Beethoven, contrastée: L'adagio sostenuto avance, rapide et fluide, dans l'épanouissement du chant, sans se charger de pathos, profond et calme, laissant entrevoir la beauté des contre-chants; l'allegretto aimable et sans façon conduit à la folle précipitation d'un presto agitato, véhément, joué quasiment sans pédale, au bord d'un précipice imaginaire, mais tenu de main ferme. Sur le ton de la confidence et de l'apaisement, les quatre Klavierstücke de l'opus 119 de Brahms s'illuminent doucement: Freire libère ces pièces ultimes de toute lourdeur, au fil de leurs pages nous enseigne l'allègement, nous dit que rien n'est si grave de la vie et du temps qui a passé, passe de la nostalgie à la jovialité, voire l'optimisme, obtient des timbres miraculeux

on ne sait comment tant il semble effleurer le clavier avec désinvolture (arpèges du 3ème intermezzo), les doigts tels des papillons (4ème – rhapsodie). L'esprit reste léger, presque futile et joueur dans les 3 Danses fantastiques opus 5 de Shostakovich, devient tendre, suave et rêveur dans le nocturne en si bémol majeur de Paderewski. De l'hôte des lieux, il joue en fait la polonaise opus 26 n°1, puis l'impromptu opus 36, deux mazurkas et enfin la troisième ballade opus 47. Que dire de plus qui n'aurait déjà été dit sur ce grand interprète de Chopin? Que tout y est, et en particulier le chant, toujours et partout le chant, conduit, phrasé sans emphase, sublime! et quelle délicatesse dans ses mazurkas, quelle élégance, tout est à sa juste place dans la plus infime inflexion, au cœur des impalpables « pp » comme de l'éloquence. La Ballade a des ailes, cette lumière, cette « ardeur juvénile » chère à Cortot, mais curieusement s'emballe outre mesure à la fin, appelée par on ne sait quelle urgence. Le public ne veut pas lâcher cet artiste si essentiel, qui se prête de bonne grâce au jeu des bis. Il nous offre alors les délices du Tango d'Albéniz-Godowsky, l'émotion de l'Orphée et Euridice de Glück dans la transcription de Sgambati, et le festif « jour de noce à Troldhaugen » de Grieg, avec la spontanéité et la simplicité que l'on reconnait aux plus grands.

Le piano atmosphérique de Clément Lefebvre

Le dimanche commence avec le Tremplin-découverte. Le jeune artiste invité est **Clément Lefebvre**. Élève d'Hortense Cartier-Bresson puis de Roger Muraro au CNSMD de Paris, il a remporté le premier Prix et le Prix du public au Concours international de piano James Mottram de Manchester. Il est aussi lauréat de plusieurs fondations (Banque Populaire, Safran, Mécénat Société Générale…). Son premier disque « Couperin/Rameau » (Evidence Classics 2018) a été salué unanimement et est

récompensé par un Diapason d'or Découverte. A point nommé son récital commence par la Nouvelle Suite en la de Rameau. Clément Lefebvre fait son miel de l'ornementation baroque comme si celle-ci avait toujours été écrite pour le piano, avec une aisance, un goût et une fluidité touchant la perfection. Avec quel à-propos et quelle subtile poésie il construit cette suite, en orchestre la gavotte et ses doubles, nous entraîne à la fin dans sa grisante énergie! Pour Chopin son choix s'est porté sur la troisième Ballade opus 47, le Prélude opus 28 n°15, et la Barcarolle opus 60. Belle et cohérente succession: son jeu clair, délié et aérien dévoile progressivement un propos tout en finesse, en distinction, au fil des pages de la ballade, ne force jamais le trait, et sans rien qui pèse et qui pose, donne par moment une dimension debussyste à l'œuvre, s 'écartant du cliché romantique. Plus que le sens épique, qui est propre aux autres ballades, c'est l'atmosphère qu'il privilégie, comme dans le prélude appelé communément « la goutte d'eau » joué introspectif, sombre, statique mais pas plombé, qui touche le fond dans sa partie centrale. Comme aussi dans la Barcarolle, qui toute en liquidité berce un mystère: non point exposée au plein soleil italien, mais au contraire nocturne, lunaire, impressionniste, elle suspend le temps, sonde les profondeurs avant de s'ouvrir sur un élan magnifique et palpitant. Romantique, la troisième sonate de Scriabine? Œuvre du jeune compositeur qui adorait Chopin, dans un tout autre climat elle en a la saveur, l'ivresse tourmentée, et Clément Lefebvre en saisit les multiples facettes comme autant d' « états d'âme », chemine entre noire passion et lumière céleste, vigueur triomphante et pensées indicibles, drame et contemplation. Impossible de résister: il faut se laisser emporter par cette musique, ses timbres, ses rythmes et ses cantabile, comme par une vague, ses soubresauts et ses accalmies, et c'est bien ce que le pianiste parvient à réaliser avec le plus grand naturel. Comme il parvient à nous convaincre que les barrières stylistiques sont moins infranchissables qu'on ne le pense. Au disque, il a associé Couperin et Rameau, tels deux inséparables (qui

pourtant ne se rencontrèrent jamais!). Il fallait donc une pièce de Couperin pour boucler le programme, « Les Roseaux », donnée après l'andante de la dixième sonate de Mozart K 330: deux bis dans le langage du tendre et du sensible, qui remportent définitivement l'adhésion d'un public admiratif, au cœur conquis.

COMPTE-RENDU, concerts, festival. NOHANT FESTIVAL CHOPIN 2019. Les 8 et 9 juin 2019, Nelson Freire, Clément Lefebvre, piano. Beethoven, Shostakovich, Chopin, Rameau, Scriabine…



COMPTE-RENDU, piano. LILLE PIANO(S) FESTIVAL 2019. Concert de clôture, le 16 juin 2019. BRAHMS : Concerto pour piano et orchestre en si-bémol, Johannes Brahms. ONL, JC CASADESUS, N FREIRE.

Compte rendu, piano. Lille. Concert de clôture Festival Piano(s) Lille, 16 juin 2019. Concerto pour piano et orchestre en si-bémol, Johannes Brahms. Orchestre National de Lille. Jean-Claude Casadesus, direction. Nelson Freire, piano. Nous voici dans la fabuleuse salle – auditorium du Nouveau Siècle à Lille pour la clôture de la **15e édition du Lille Piano(s) Festival**, événement désormais incontournable du printemps lillois chaque année et qui voyait cette année d'anniversaire, la dernière direction artistique de **Jean-Claude Casadesus**. Pour souligner 2019, le pianiste brésilien Nelson Freire interprète le 2e concerto pour piano et orchestre de Brahms, avec l'Orchestre National de Lille sous la direction de… Jean-Claude Casadesus. Trois jours de célébration kaléidoscopique de l'art du piano avec une conclusion sensible où l'accord, la symbiose entre le piano et l'orchestre sont au rendez-vous.

Nelson Freire, après un récital solo d'une sensibilité exquise la veille, rejoint ainsi l'Orchestre National de Lille pour le monumental concerto de Brahms. L'œuvre composée 20 ans après le premier fut très bien reçue dès sa création. Modeste, Brahms parlait du concert comme « *un petit concert en si-bémol* ». Nous pouvons voir l'évolution tout à fait symphonique du maître ; s'il est moins exubérant que le premier, il est

plus équilibré, d’une plus grande réserve émotionnelle, accouplée à une plus grande maîtrise de l’orchestration et surtout à un sens plus mûr de la relation entre le soliste et l’ensemble.



Le 2è Concerto de Brahms par Nelson Freire…
Un « petit concert » pas comme les autres



L’opus en 4 mouvements commence par un Allegro non troppo qui s’ouvre avec un solo du cor à la beauté édifiante et sereine. En ce mouvement de forme sonate élargie, Nelson Freire fait preuve d’un toucher sensible mais avec brio, et si le dialogue entre lui et l’orchestre commence loin de l’équilibre, pour des raisons peut-être liées à l’acoustique de l’auditorium, nous sommes bien sûr conquis par l’humanité des efforts concertés.

L’Allegro Appassionato qui suit est un scherzo romantique où l’on peut apprécier davantage la relation tout à fait intense entre le piano et l’orchestre, et ceci par la maîtrise et la cohésion des groupes sous la baguette du chef, les cordes se montrant particulièrement puissantes. L’orchestre se dresse en effet devant le jeu quelque peu tourmenté, très vertigineux, du pianiste. Le troisième mouvement est un Andante tranquille où le violoncelle a un rôle important. Il interprète une sorte de cantilène d’une beauté paisible qui apaise et qui inspire. Le piano s’agite dans la partie centrale ce qui fait ressortir davantage les contrastes, et qui permet également de ne pas rester bercé par le violoncelle.



L’œuvre se termine enfin par un Allegretto grazioso soit les pages les plus dramatiques et virtuoses pour le soliste. La forme rondo est habituellement une des plus légères dans le concert classique, mais ici Brahms l’élargit massivement, comme s’il s’agissait d’équilibrer l’opus par rapport aux mouvements précédents. Bien sûr, le mouvement a ce je ne sais quoi de dansant typique des rondos, et c’est encore une occasion d’entendre les vents de l’Orchestre National de Lille en excellente forme, ainsi que les cordes toujours pleines de brio et de grande souplesse expressive.

Le public est enflammé après cette interprétation triomphale d’une œuvre phare du répertoire pianistique ; ses espoirs sont couronnés par un bis de Nelson Freire d’une beauté bouleversante. Il s’agît de la transcription d’une musique de ballet du 2e acte de l’Orphée et Eurydice de Gluck, connue

simplement comme « mélodie » ou encore comme la « danse des esprits bénis ». Ici Nelson Freire offre une interprétation d’une justesse et d’une délicatesse inouïes. Il a conscience de l’origine orchestrale de la partition, si le doigté est luxuriant, la mélodie chantante est d’une clarté, d’une limpidité surprenante, d’une caresse édifiante. Inoubliable.

Le chef Jean-Claude Casadesus partage ensuite quelque mots de remerciements pour cette fin de festival heureuse. 15 ans d’aventure musicale qui méritent toutes les louanges. Vivement les prochaines éditions ! Le Festival 2019 a réuni selon les organisateurs pas moins de 15 000 spectateurs : belle validation populaire. Aucun doute, le grand public et le classique poursuivent à Lille des noces florissantes. RV est pris pour la 16è édition de LILLE PIANO(S), annoncée déjà le week end des 12, 13 et 14 juin 2020. Photos et illustrations : © Ugo Ponte / ONL 2019

_____

VIDEOS

Vidéo des meilleurs moments du festival 2019 sur www.youtube.com/ONLille

---

Compte-rendu, concert. Dijon, le 30 nov 2018. Beethoven. N.Freire / Academy of St Martin in the Fields.

Compte rendu, concert. Dijon, Opéra, auditorium, le 30 novembre 2018. Beethoven. Nelson Freire et l'Orchestre de l'Academy of St Martin in the Fields. Entre Luxembourg et Berlin, une grande tournée européenne de l'Academy of St Martin in the Fields fait étape à Dijon, avec un programme exclusivement consacré à Beethoven. Murray Perahia, annoncé, devait y donner le 5ème concerto de Beethoven, « L'Empereur ». Las, après ses inquiétantes éclipses qui faisaient craindre la perte de ses moyens, il ne peut assurer son engagement de ce soir (*). Plus qu'une consolation, un miracle : c'est son aîné de trois ans, alerte septuagénaire, Nelson Freire qui le remplace. Chacun connaît **l'Academy of St Martin in the Fields**, fondée il y a soixante ans par **Neville Marriner** compte-tenu de son passé prestigieux et de l'abondance de sa production discographique. Les sonorités sont superbes et témoignent de la riche histoire de la formation, cependant l'orchestre, composé d'instruments modernes, a quelque chose de suranné dans ses équilibres : les cordes, très puissantes, dominent souvent les bois, comme dans les enregistrements d'il y a cinquante ans.

Impérial Nelson Freire



La première romance pour violon et orchestre est toujours un régal, une mise en bouche. D’emblée la séduction du jeu de **Tomo Keller** est indéniable. Le violon chante, sonore, plein et chaleureux. Les bois ne sont pas en reste, mais l’orchestre surprend, semblant ignorer la nuance « piano », et amoindrissant ainsi les contrastes voulus par le compositeur. La dynamique est réelle et ne se démentira jamais. La deuxième symphonie, qualifiée par certains de « dernière de l’Ancien régime », est quelque peu oubliée par les interprètes comme

par les programmations, coincée entre sa devancière et l'Eroica. Le chef, Tomo Keller, dirige de son pupitre. L'adagio molto, pris beaucoup plus vite qu'à l'habitude (Beethoven précise : la croche à 84 !) prend des couleurs sombres, tourmentées, dans l'urgence. L'allegro con brio est d'une rare violence, très accentué, toujours nerveux. Son développement est conduit avec clarté, mais le parti pris interprétatif gomme tout le charme et le mystère dont sont empreints les bois. Le larghetto, très lié, atteint à une plénitude que l'on pourrait parfois qualifier de schubertienne, ne manque que le sourire. Le scherzo claque, vigoureux, mais l'excitation n'est pas la joie. La démonstration, techniquement aboutie, gomme l'esprit. Le finale, allegro molto, est splendide, bouillonnant, du vif argent, insaisissable, subtil. Les contrastes y sont accusés comme jamais, un feu d'artifice. Après cette interprétation menée au sabre d'abordage, on s'interroge sur ce que **Nelson Freire** nous réserve. Chacun attend « l'Empereur »…

Les trois accords cadentiels qui introduisent le premier thème, fortissimo et expressifs, portent la marque du pianiste : la puissance, assortie d'un son, d'une couleur qui n'appartiennent qu'à lui. L'orchestre, toujours nerveux, martial, nous offre une belle pâte, somptueuse, un écrin de luxe pour un piano impérial. Le passage binaire/ternaire du premier solo est un moment de grâce, tout comme les trilles et le marcato en triples octaves. L'orchestre flamboie. Toujours concentré sur son jeu, Nelson Freire impose ses tempi, et ainsi, son dialogue avec les bois, très retenu, est admirable. Alliant une puissance surhumaine à une douceur caressante, avec une jeunesse enviable, le grand pianiste brésilien nous offre à la fois une leçon, humble, jamais démonstrative, efficace, et la joie en partage, au sens beethovenien. L'adagio des cordes ne chante guère, avec des pizz des basses toujours trop sonores. Il appartiendra au piano de nous donner ce bonheur refusé par l'orchestre. Le rondo enchaîné est… déchaîné, jubilatoire, intense, dru, fluide, aérien, avec un

agogique important, qui ménage les attentes. Sous les doigts de **Nelson Freire**, on croit découvrir l'œuvre, il la joue, au meilleur sens du terme. Un moment exceptionnel d'une émotion vraie.

Un grand bis, parfaitement approprié répond aux acclamations d'un public conquis : l'intermezzo en la majeur, op 118 n°2 de Brahms, que le pianiste affectionne particulièrement. Les polyphonies en sont claires, ça chante avec simplicité, du très grand piano.

(*) "*I'm very sorry to have to withdraw from this tour that I was so much looking forward to doing with the Academy as their Principal Guest Conductor. I wish them all the best for the concerts with Jan Lisiecki, Nelson Freire and Rudolf Buchbinder and I look forward to performing with the orchestra again in the near future*."

Compte rendu, concert. Dijon, Opéra, auditorium, le 30 novembre 2018. Beethoven. Nelson Freire et l'Orchestre de l'Academy of St Martin in the Fields. Crédit photographique © Gilles Abbeg – Opéra de Dijon.

CD, compte rendu critique. DVORAK : STABAT MATER (Belohlavek, Prague mars 2016, 1 cd Decca)

CD, compte rendu critique. DVORAK : STABAT MATER (Belohlavek, Prague mars 2016, 1 cd Decca). Etrangement la Philharmonie Tchèque / Czech Philharmonic sonne démesurée dans une prise de son à la réverbération couvrante qui tant à diluer et à noyer le détail des timbres, comme le relief des parties : orchestre, solistes, choeur (Prague Philharmonic Choir). Heureusement, la direction tendre du chef **Jiri Belohlavek** (récemment décédé : il s'est éteint le 31 mai 2017) évite d'écraser et d'épaissir, malgré l'importance des effectifs et le traitement sonore plutôt rond et indistinct. C'est presque un contresens pour une partition qui plonge dans l'affliction la plus déchirante, celle d'un père (Dvorak) encore saisi par la perte de ses enfants Josefa en septembre 1875, puis ses ainées : Ruzenka et Ottokar.

Fini en 1877, créé à Prague en 1880, le Stabat Mater imposa un tempérament puissant, à la fois naïf et grandiose, qui alors, confirmait l'enthousiasme de Brahms (très admiratif la Symphonie n°3 de Dvorak). L'étonnante franchise et sincérité de la paritition valurent partout où elle fut créée, un triomphe à son auteur (dont à Londres où il dirigea lui-même la fresque bouleversante en 1884). Comme le Requiem de Verdi, aux dimensions elles aussi colossales, le Stabat Mater de Dovrak n'en oublie pas l'humanité et l'intimité de son sujet : la ferveur à la Vierge de compassion et de douleur ne pourrait

s’exprimer sans pudeur et délicatesse.

C’est pourquoi l’oeuvre alterne constamment entre le désir de paix et d’acceptation, et la profonde déchirure de la douleur et du sentiment immense, irrépressible d’impuissance comme d’injustice. Très libre quant à la liturgie, – comme Brahms et l’élaboration de son Requiem Allemand, Dvorak façonne son Stabat Mater comme un hymne personnel à la Vierge douloureuse, réconfortante, admirable.

L’Ampleur et l’épaisseur brahmsienne s’invitent ainsi dans la tenue de l’orchestre du cd2 – parfois trop solennelle, écrasante même, particulièrement dans l’intro pour l’air de ténor (avec choeur) : « Fac me vere tecum flere », d’une atténuation plus tendre grâce au timbre héroïque et très rond du ténor américain **Michael Spyres** ; air de compassion, aux côtés de la mère endeuillée, face au Fils crucifié, rempli de recueillement et aussi de volonté parfois coléreuse… Là encore, le chanteur américain soigne sa ligne, arrondit les angles, caresse et rassérène…

Après la séquence purement chorale (tendresse souple du choeur évoquant Marie / plage 2, cd2), le duo soprano et ténor (VIII. Fac ut portem Christi mortem / Fais que supporte la mort du Christ) affirme la très forte caractérisation des parties solistes (lumineuse et fragile vorie séraphique **Eri Nakamura**) ; leur duo exprime le désir des solistes : supporter l’affliction née du deuil et de la perte, emportant tout l ‘effectif. Les deux voix s’engouffrent dans la peine divine et la souffrance du Fils. Soprano et ténor trouvent l’intonation juste, entre déploration et pudique exhortation, mais elles sont souvent noyées dans le magma orchestral (la prise de son est vraiment indigne).

Plus énergique et presque conquérant, l'air de l'alto **Elisabeth Kulman** (Inflammatus), prenant à témoin aussi la Vierge courageuse et compatissante affirme le beau tempérament de la chanteuse au timbre noble et rond, très respectueuse de l'intériorité mesurée de cet andante maestoso : la voix écarte toute solennité, elle intensifie la prière individuelle d'une fervente « réchauffée par la grâce », adoratrice apaisée de Marie, dans l'atténuation finale d'une douleur enfin mieux vécue.

Le chef trouve des accents plus pointillistes à l'orchestre et idéalement accordés au quatuor vocal, à la fois attendri et sincère dans des accents plus francs et directs ; toujours, le geste semble mesurer l'ampleur du dolorisme que la mort implacable et injuste suscite (vague du collectif renforcé par le choeur grandiose), alterné par une prière fervente très incarnée, soudainement lumineuse à l'énoncé du Paradis promis à l'âme éplorée.

Jiri Belohlavek force le trait dans la solennité, conférant à la fresque de Dvorak, une épaisseur majestueuse, quasi beethovénienne (Missa Solemnis) et une très forte charge introspective (Brahmsienne).

Le finale est une arche plus impressionnante et spectaculaire (de surcroît dans un espace très réverbéré) que retenue ; et le chef joue sur le grandiose des effectifs en nombre. Malgré la spatialisation large et la prise de son diluée, Belholavek trouve l'intonation juste dans les dernières mesures aux cordes qui dessinent l'espoir d'une aube nouvelle, résolvant la charge de tant de ferveur antérieure.

Dans la salle Dvorak au Rudolfinum de Prague, le cérémoniel l'emporte sur la véritable intimité de la ferveur. La fresque parfois démesurée, déborde du sentiment individuel pourtant

contenu dans une partition à la très forte coloration autobiographique. Autour du maestro, les équipes réunies : chœur (rendu ainsi confus par la prise de son indistincte et pâteuse), orchestre, solistes… célèbrent surtout un monument national, et aussi assurément l'engagement d'un chef alors âgé, reconnu pour sa défense du répertoire national. Pour les versions alternatives, avec solistes aussi impliqués et sobres, et surtout choeur enfin détaillé, voyez du côté des chefs Herreweghe, Kubelik et Sinopoli (les deux derniers chez DG). Réalisé quelques semaines avant sa mort, ce Stabat Mater prend des allures de testament artistique du chef principal, détenteur de toute une tradition esthétique que l'on ne peut désormais ignorer.

_____

CD, compte rendu critique. DVORAK : STABAT MATER (Belohlavek, Prague mars 2016, 1 cd Decca)

Compte rendu, concert. Toulouse, Halle-aux-Grains, le 28 avril 2015 ; Jean-Sébastien Bach (1685-1750) / Alexandre Siloti : Prélude en

sol mineur pour orgue, BWV 53 ; Jean-Sébastien Bach/Ferruccio Busoni : « Ich ruf zu Dir, Herr Jesu Christ », BWV639 , « Komm, Gott Schöpfer, heiliger Geist », BWV 667 ; Jean-Sébastien Bach / Myra Hess , « Jesus que ma joie demeure » ; Ludwig van Beethoven (1770-1827) , Sonate n°31, en la bémol majeur, opus 110 ; Serge Prokofiev (1891-1953) : 8 Visions Fugitives, opus 22 ; Fréderic Chopin : Sonate n°3, en si mineur, opus 58 ; Nelson Freire, piano.



Nelson Freire invité par les Grands Interprètes nous a offert une soirée rare sous le signe de la musicalité la plus naturelle. Avec calme et simplicité Nelson Freire s'installe au piano et débute un récital admirablement construit par une pièce du père de la musique. Impossible de résister à la beauté de ce piano dans Bach. Quatre pièces transcrites complémentaires et évidentes ont ouvert une monde de beauté, ferveur, intelligence et bonté. Tout y a été parfait. Nelson Freire arrive a faire entendre une registration d'orgue, une précision comme au clavecin et une douceur digne du luth. Tant de musique en de si courtes pièces ! La très célèbre transcription de « Jesus que ma joie demeure » par Myra Hess se termine sur un silence fait musique d'une douceur infinie.

Force de l'équilibre

La penultième Sonate pour piano de Beethoven si savamment construite avec une fugue si riche rend hommage à Bach et ouvre tout le pianoforte à ses capacités nouvelles. Avec un son d'une rare ampleur, des très belles couleurs et un toucher ferme et enveloppant cette grande sonate déploie ses beautés avec tranquillité et évidence. Tout est musique sous les doigts si savants du pianiste brésilien. Certes Freire, et cela dès ses débuts, est un virtuose que rien d'arrête mais avec le temps c'est sa musicalité qui prend le pas sur toutes ses qualités.

En deuxième partie du récital le choix de 8 Visions Fugitives de Prokofiev met en valeur un humour et une finesse des détails dans des nuances exquises et des couleurs de caméléon.

La troisième sonate de Chopin qui a clos le récital a été portée par un souffle inépuisable. A nouveau les doigts se mettent au service de la musicalité la plus pure. Le hasard

des rééditions nous fait trouver actuellement dans les bacs, un coffret des disques enregistrés pour Columbia, dont la sonate de Chopin datant de 1972. La maturité du pianiste est aujourd’ hui pleine de lumineuse clarté. Le tempo est tenu sans rubato et pourtant tout respire et paraît souple. Les doigts sont puissants et percussifs mais sans jamais de dureté, comme c’est parfois le cas dans l’enregistrement. Le jeu respire constamment, souple et vivant. Le legato du troisième mouvement est envoûtant La musique diffuse et pourtant toute la structure d’ensemble est lisible comme aucun détail ne se perd. Nelson
Freire construit comme une apothéose de pure musique. Le maintien si noble de l‘artiste, toujours modeste, donne à la Musique la première place, signature d’un musicien d’exception. Nelson Freire est un très grand artiste qui a toujours su résister à la pression médiatique pour façonner une carrière exemplaire.